

Les conditions de travail des ouvriers cordonniers en 1842.

Enquête industrielle [annonce publiée au début de l'année 1842]

5 Nous invitons tous les ouvriers à constater, chacun dans sa profession, tout ce qui la concerne, et notamment les points suivants: 1) Âge auquel commence l'apprentissage; 2) Instructions préliminaires exigées; 3) Durée de l'apprentissage; 4) Ses conditions; 5) Âge pour chaque profession; 6) Durée du travail journalier; 7) Fatigues, dangers, inconvénients du travail; 8) Maladies particulières; 9) Âge de l'infirmité; 10) Défauts des ateliers, des instruments, des méthodes; 11) Salaires; 12) Diminution progressive du salaire; 13) Chômage ordinaire et extraordinaire; 14) Mœurs, habitudes, vices; 15) Mariage ou célibat; 16) Sociétés particulières, compagnonnages; 17) Instruction ou ignorance: 18) Sort dans la vieillesse; 19) Nombre d'ouvriers; 20) Hommes, femmes, petits garçons, petites filles, employés comme manœuvres; leur âge, leurs fatigues, leurs mœurs. Le *Populaire* recueillera tous les documents et publiera le résultat de cette Enquête, ou la Statistique, sur chaque profession.

[Réponse d'un cordonnier dans numéros du 7 août 1842, continué le 9 octobre]

15

Monsieur,

20 C'est avec un bien grand plaisir que j'ai vu sur le *Populaire*, n°3, l'annonce d'une Enquête ou Revue industrielle. C'est pourquoi je m'empresse d'y répondre en m'efforçant de vous donner la vérité par les détails suivants, que vingt années de pénibles travaux m'ont appris à connaître :

Nous comptons dans notre profession, à Paris, 35000 travailleurs environ, divisés en trois catégories.

La première, 5000, est celle qui fournit les hommes qui s'établissent en boutique ou en chambre.

25 La deuxième est composée de 25000 ouvriers, la plupart issus de pauvres parents qui n'ont pu leur donner aucune éducation, si ce n'est quelques-uns qui ont fait le sacrifice de quelque temps pour les envoyer aux écoles gratuites, en les employant, après comme avant l'école, à des travaux manuels quelconques, pour coopérer au labeur qui doit alimenter la famille. C'est de cette classe que je vais parler.

30 Ayant atteint l'âge de douze à treize ans, on nous place en apprentissage, sous les auspices d'un bon ou d'un mauvais patron, assujettis à quelques bourrades un peu soignées (comme nous disons) ; mais cela n'est rien. Nos parents ont fait le sacrifice de 100 francs avec deux ans ou deux ans et demi de travail d'apprenti, ou de trois ou quatre ans sans donner d'argent. Dans ce dernier cas, il semble que nous devons tout supporter de la part du patron et de la patronne, qui y est pour beaucoup. Et puis, nos parents nous ont fait entrevoir une perspective du bonheur que le travail doit procurer. Oui sans doute, 35 s'il était autrement organisé ; mais ces pauvres parents ignoraient qu'ils nous plaçaient sous le contrôle indéfini de l'esclavage !

C'est ainsi que nous commençons notre carrière, en mangeant du pain bis et de la soupe à l'oignon, et en faisant quatorze ou quinze heures de travail chaque jour. Mais ceci n'est encore rien comparativement au bonheur futur qui nous attend !

40 Enfin, notre temps s'est écoulé et notre apprentissage est fini. Nous nous réjouissons de ne plus être sous la domination tyrannique du Maître ! Nous allons jouir de la Liberté ! Vain espoir, vain bonheur ! Tout est déception ; car alors nous avons quatorze ou seize ans, nous sommes obligés d'être semainiers, à 5 ou 6 francs, et cela pendant trois ans au moins. Alors, nous arrivons à gagner 8, 9 ou 10 francs, toujours obligés de payer notre nourriture, notre coucher, et de nous entretenir d'effets. Et quels 45 effets, grand Dieu ! pouvons-nous nous procurer quand le montant des premières années nous a produit

20 ou 24 francs, et qu'on a fallu en extraire 6 ou 7 pour coucher dans un mauvais garni, sur un mauvais matelas, rongés par les insectes.

50 C'est à peu près de seize à dix-huit ans que nous commençons à travailler à nos pièces. Nous achetons quelques outils, et nous entreprenons de faire des souliers à 2 francs 25 centimes, ou autre ouvrage analogue au même prix, dont il faut déduire nos fournitures pour 15 centimes. A peine en faisons-nous une paire chaque jour ; et il arrive souvent que l'on ne nous en donne qu'une paire pour commencer, et que, lorsque nous livrons, on nous remercie. Il faut recommencer avec d'autres maisons, toujours exposés aux mêmes disgrâces ; et toujours il faut payer 50 centimes au bureau de placement qui nous indique une nouvelle maison.

55 D'ailleurs, nous manquons plus souvent d'ouvrage que ceux qui sont plus avancés dans la partie, en sorte que nous restons six mois, un an, dix-huit mois même à ne gagner que 10 ou 12 francs chaque semaine ; et régulièrement nous perdons une heure ou deux au magasin chaque fois que nous allons livrer notre travail.

60 C'est ainsi que graduellement nous arrivons à faire de l'ouvrage à un prix plus élevé et conséquemment plus perfectionné. Par exemple, nous faisons des bottes à 6 francs de façon. Mais la plupart de ceux qui font ces ouvrages-là ont certaine intelligence que bien d'autres n'ont pas ; et d'ailleurs, l'on a beaucoup de peine à faire sortir 15 francs à la fin de la semaine, dont il faut déduire 1 franc de déboursés pour fournitures, et l'entretien de nos outils, qui n'est pas peu de chose.

65 S'il nous reste quelques économies, c'est alors que beaucoup d'entre nous cherchent à s'instruire par l'achat de quelques livres et de quelques écrits. Les autres se laissent entraîner (en très petit nombre, il est vrai), par les plaisirs qu'une Société corruptrice leur présente, ou restent dans une apathie qui détruit leur moral. Faut-il observer aussi que, après un travail aussi long et aussi pénible, tous ne peuvent pas avoir la volonté de sacrifier à l'étude leur soirée du dimanche.

70 Si nous manquons d'ouvrage, nous nous trouvons réduits aux privations les plus dures, jusqu'à supprimer la moitié des aliments nécessaires à notre existence ; et encore sommes-nous obligés de faire quelques dettes, si toutefois nous sommes assez heureux pour obtenir quelque crédit ; et pour acquitter toutes ces dettes, nous sommes forcés de travailler davantage quand le travail reprend. Au lieu de seize heures, sur lesquelles nous n'avons ordinairement qu'un quart d'heure pour manger, sans même quitter la chaise de travail, nous travaillons dix-huit heures, en passant même une ou deux nuits par semaine.

75 Insensiblement nous tombons malades, nous allons à l'hospice, et il est peu de personnes raisonnables qui puissent assurer que l'on y est bien traité. Au bout de quelque temps, on nous chasse à moitié guéris, n'ayant ni force, ni pécule pour acheter les aliments nécessaires au rétablissement de notre santé.

80 Cependant, nous aussi nous avons droit aux legs qui ont été fait en faveur de chaque malade sortant des hospices.

Mais on a, dit-on, jugé les ouvriers trop immoraux, ce qui fait qu'on leur donne très peu ou rien.

D'abord, je désirerais bien savoir s'il est moral de retenir ces fonds et d'en priver ceux à qui ils appartiennent et qui en ont tant besoin ?

85 En second lieu, il est très peu d'hommes immoraux parmi nous, à moins qu'on ne veuille taxer d'immoralité ceux à qui il arrive de consommer, une fois par mois, ce que beaucoup de gens comme il faut, consomment à chacun de leurs repas ; les organes se trouvant affaiblis, l'estomac étant dépourvu de tous bons aliments, il n'est pas surprenant que le plus petit extra soit fatal à l'ouvrier. D'ailleurs, le nombre de ces derniers n'est pas un sur deux cents.

90 C'est ainsi que, avec un pareil état de choses, nous atteignons vingt-cinq ou trente ans, âge auquel le plus souvent nous pensons à nous marier. Ah ! sur ce point je m'arrête ; mille réflexions se présentent comme obstacle et m'absorbent tellement qu'il m'est impossible de m'exprimer car les colonnes d'un journal suffiraient à peine pour donner le détail des angoisses auxquelles nous sommes livrés.

95 Enfin, heureux, cent fois heureux celui qui peut s'unir à une femme qui lui apporte pour dot son modeste ménage ou une somme de cent ou cent cinquante francs, surtout s'il peut être assuré qu'une délicieuse sympathie règnera entre eux ! car les malheurs et toutes les vicissitudes de la vie ne sont rien lorsqu'ils sont partagés et adoucis par un amour réciproque.

100 De cette union arrivent les enfants du pauvre... Je laisse aux lecteurs à réfléchir sur l'existence et l'éducation que nous pouvons donner ; car désormais nos forces ne sont plus les mêmes, et il est prouvé qu'à l'âge de trente-cinq ans, et même avant, nous sommes assujettis aux échauffements de poitrines, aux inflammations d'intestins, aux hémorroïdes, aux courbatures, etc.

105 C'est toujours ainsi que nous atteignons quarante ou quarante-cinq ans. Alors on ne veut ou l'on ne peut nous occuper qu'à des prix au-dessous de ceux que nous obtenions auparavant ; et plus nous avançons en âge, moins l'on veut de nous dans les magasins ; parce que notre vue s'éteint et que nos forces nous ont abandonnés.

110 Les années s'écoulent ainsi, et le bonheur est, pour ceux qui n'ont pas ou qui ont eu peu d'enfants, d'être portiers et de faire des ouvrages dégoûtants. Les autres errent aussi péniblement que courageusement, en maudissant la Société de n'être pour eux qu'une marâtre qui a plus d'égards pour les animaux domestiques que pour ses enfants; et voici ce qu'ils disent dans leur douleur et leur exaspération: Un cheval de fiacre travaille depuis six heures du matin jusqu'à minuit ; le lendemain, dans l'intérêt de son maître, il est remplacé par un autre et ne travaille que tous les deux jours, et lorsqu'il ne peut plus travailler on le débarrasse d'une existence importune; et nous qui avons continuellement travaillé pendant cinquante ans, et qui avons enrichi l'exploiteur, on nous laisse mourir tous les jours, car pour nous la vie n'est qu'une longue agonie. Aussi ces malheureux ouvriers crient-ils : anathème !
115 anathème ! sur les écrivains qui, tout en se disant amis des travailleurs, ont accrédité l'idée qu'un ouvrier pouvait vivre très heureux en gagnant 1 franc 50 centimes par jour. Qu'ils viennent, s'écrient-ils, visiter nos habitations ; qu'ils fassent des enquêtes sur notre conduite, et là ils apprendront qu'ils ont toujours violé la vérité, égaré l'opinion, outragé l'Humanité.

120 Voilà le triste sort des 25000 travailleurs composant la deuxième catégorie des ouvriers cordonniers.

La troisième catégorie comprend environ 5000 ouvriers. Leur vie est tellement misérable que la plupart meurent d'inanition ; car il est vrai que la Société de bienfaisance dont certaines classes font tant de bruit ne leur accorde que six livres de pain par mois, à moins qu'ils n'aillent à confesse ou à la messe pour obtenir quelque chose de plus, nécessité bien dure pour des hommes de cœur.

125 A l'égard des Sociétés particulières, la corporation en renferme trois dans son sein qui sont : les Compagnons, les Sociétaires et les Indépendants, mais je crois que ces sociétés ne réunissent pas 600 hommes.

130 Je crois, Monsieur, vous avoir donné l'exacte vérité sur les maux qui nous accablent, en négligeant une foule de petits détails. J'en appelle à tous mes camarades, hommes de moralité, de justice, d'impartialité et d'expérience.

Vous serez assez bienveillant et assez indulgent pour excuser les défauts de mon récit, car vous savez que nous n'avons pour plume que nos outils et pour science que l'intelligence de notre état.

Cariot, ouvrier cordonnier.

135

Le Populaire, 7 août et 9 octobre 1842.